

TEMPERATURE

Du 20 novembre 1900.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 2 P. M., 5 P. M.) and Temperature (23, 29, 29, 28).

Les dangers

DE LA

DEMOCRATIE AMERICAINE.

Nous avons, depuis vingt-cinq à trente ans, assisté à bien des batailles électorales qui ont eu des résultats étranges, inattendus, décourageants même pour le pays et surtout pour la démocratie qui forme à nos yeux le véritable corps de la nation.

Qu'est-ce au fond que l'Union, sinon un composé d'Etats souverains dont chacun repose sur les droits individuels des citoyens. Toute tentative pour abaisser et amoindrir les droits des Etats et les droits individuels au profit du pouvoir central, est un véritable attentat contre l'Union et ne peut produire que désordre et division.

Qu'est-ce donc que cet état de choses, sinon l'exacte définition de la démocratie, telle qu'on l'entend en Amérique. A côté de cette démocratie qui s'est constituée en parti pour maintenir intactes ces principes, il s'est formé un autre parti composé plutôt d'hommes d'affaires que d'hommes politiques, qui visait plutôt à leur enrichissement qu'à la réalisation des droits de tous.

Ils ont formé peu à peu une classe nombreuse, puissante qui vise, avant tout, à s'emparer du pouvoir, à le grandir, à le fortifier à leur profit. Comme il est son soutien naturel, plus il sera fort, plus elle pourra donner d'essor à ses spéculations, si elles ont un semblant de légitimité, plus il pourra leur assurer l'impunité, si elles sont injustes et soulèvent l'animadversion publique.

Tel est le système qui fait opposition à la démocratie dont il est la négation, la contre-partie. Sous tout autre régime que celui qui gouverne l'Amérique, on peut concevoir le règne de ce parti qui, par une crasse ironie a l'audace de s'appeler républicain. On ne peut, en effet, voir là que l'essor d'une aristocratie financière, sans principes comme sans entraves, qui exploite le pays et le dévore. Il trouve son appui dans le pouvoir central qui a la force en main et qui ne relève que de lui-même.

Mais ici, où tout est, soeimis au suffrage universel, comment une aristocratie peut-elle se maintenir et faire la loi? C'est là un problème dont bien des gens cherchent en vain la solution, parce qu'ils ignorent ou font semblant d'ignorer l'intervention d'une nouvelle puissance, inconnue jusqu'ici, et qui est d'autant plus terrible qu'elle affecte de dédaigner le politicisme et ne court pas après les places—ce qui, du reste, s'explique facilement, les places ne rapportant pas le quart des spéculations auxquelles il lui est permis de se livrer.

Cette nouvelle puissance, c'est le Trust, d'autant plus redoutable, qu'en apparence, il ne fait pas de politique ou s'il en fait, c'est par l'intermédiaire d'agents qui parlent et agissent pour lui, sans le compromettre directe-

ment; d'autant plus redoutable surtout, qu'au moyen de combinaisons de compagnies et de capitans, il lui est possible de concentrer entre quelques mains toute l'activité agricole, industrielle et commerciale, non seulement de quelques grandes communautés, mais de toute une nation.

Il est très vrai que grâce à nos institutions politiques et au suffrage universel, une aristocratie oligarchique financière est impossible; mais qu'importe si par le moyen du Trust, on peut arriver à paralyser le suffrage universel, à menotter la démocratie, à ne lui permettre de faire ou de vouloir que ce que veut le Trust? Cet accaparement de toutes les forces vives et productives d'un peuple n'est pas une nouveauté dans l'histoire. Il a eu lieu dans l'ancienne république Romaine. Pourquoi n'en réverrait-on pas le renouvellement dans la jeune Amérique?

Le pavillon du Transvaal.

Le pavillon de la République sud africaine, au Trocadéro, a eu beaucoup de succès. On y allait comme en pèlerinage, et de franchir ce seuil apparaissait un peu comme une manifestation. On en fit, malheureusement, de plus vives, et nous en avons recueilli l'écho.

Il contient, comme vous savez, de très intéressants documents relatifs au Transvaal et aussi des objets qui semblent, en ce moment, particulièrement curieux, comme ce rustique chariot boer, comme les portraits de Joubert et du Président Kruger.

Or, on annonce que tout cela ne sera pas dispersé: un riche Hollandais vient, en effet, d'acheter en bloc toutes ces collections. Le pavillon demeurera en l'état jusqu'à l'arrivée du Président Kruger à Paris. Après quoi, le nouveau propriétaire des collections en prendra possession. Il ne s'agit pas exactement quel sera leur sort. Si le Transvaal demeure un Etat libre, il fera don de son acquisition au gouvernement transvaalien. Si, au contraire, les Anglais restent au Transvaal, les collections vont être offertes au musée de Dordrecht, ville qu'habite leur acquéreur.

Les chemins de fer électriques en Italie.

La crise carbonifère actuelle aura, paraît-il, inévitablement un résultat inattendu: l'Italie qui, n'ayant pas de mines, payait déjà en temps normal son charbon fort cher songe maintenant à substituer l'électricité à la vapeur, partout où la chose sera possible. Avec la sécheresse de hautes montagnes qui enlèvent la vallée de Po, elle dispose de rivières aux cours rapides et aux eaux abondantes qui sont des sources précieuses d'énergie électrique. Un essai important va être tenté sur les lignes de la Vallée, de Lecco à Colico, de Colico à Sondrio et Chiavenna, soit 106 kilomètres.

Cette expérience donne les résultats qu'on espère, le système sera généralisé et appliqué à tous les chemins de fer de la haute Italie. Une usine vient d'être créée sur les bords de l'Adda Elle actionnera simultanément deux trains directs, cinq trains d'intérêt local, un train-épave marchandises. La vitesse sera de 60 kilomètres pour les trains de voyageurs et de 30 pour les trains de marchandises.

Lord Rosebery

—ET—

NAPOLÉON.

Voici quelques passages fort intéressants du livre de Lord Rosebery intitulé: La Dernière Phase de Napoléon: L'ancien premier ministre, en racontant l'histoire de la Vie de Pitt, avait fait preuve d'un patriotisme quelque peu intolérant; il ne s'est pas laissé éblouir par le dogme de l'infailibilité britannique jusqu'au point de contester que le cabinet anglais avait commis une faute en se faisant le gélier de la Sainte-Alliance, et aurait pu difficilement découvrir un homme plus dénué de tact et plus incapable que Hudson Lowe, pour lui confier le rôle ingrat, odieux et difficile entre tous d'être le gardien de Napoléon.

"Sir Hudson Lowe, disait le duc de Wellington était un choix déplorable; un homme sans éducation et sans jugement, un personnage stupide qui ne connaissait absolument rien des choses du monde et qui, comme tous ses pareils, était soupçonneux et jaloux."

Ce témoignage a son importance, fait remarquer avec raison Lord Rosebery, car le vainqueur de Waterloo n'était pas un ennemi généreux et disait que Napoléon n'avait pas le droit de se plaindre, car il avait mérité son sort.

Les anecdotes que raconte l'ancien premier ministre de la reine Victoria prouvent combien les sévères appréciations du Duc de Fer sur le gélier de Sainte-Hélène étaient justifiées:

Un jour Montholon offrit à M. de Montchenu—le représentant de la France dans la Commission internationale chargée de veiller sur le prisonnier—quelques grains de haricots blancs et de haricots noirs destinés à être mangés. Il n'y avait, dans cette vulgaire expérience de jardin potager, rien qui dût exciter le moindre soupçon. Mais le gouverneur, qui ne voulait pas se laisser prendre au dépourvu, crut saisir un complot. Il vit dans ces légumes honnêtes et inoffensifs une allusion au drapage blanc des Bourbons et à l'uniforme vert que portait habituellement Bonaparte.

"Je ne puis pas affirmer, écrit-il à Lord Bathurst, que ces haricots soient une allusion politique, mais il me semble que le marquis de Montchenu aurait agi avec plus de correction s'il s'était abstenu de les accepter, ou tout au moins s'il n'eût demandé que des haricots blancs." Cet épisode donne une idée de l'inépuisable naïveté de l'homme qui était chargé de garder Napoléon à Sainte-Hélène. Il ne faut pas s'étonner outre mesure qu'un personnage d'une envergure intellectuelle aussi restreinte ait poussé l'absence de tact jusqu'au point d'adresser à l'Empereur une invitation à dîner. Le texte de cet étrange document mérite d'être cité en entier:

"Si les occupations du général Bonaparte le permettent, sir Hudson et lady Lowe seraient heureux qu'ils leur fit l'honneur de venir dîner chez eux pour être présenté à la comtesse lundi prochain, à six heures. Ils prient le comte Bertrand d'avoir l'obligeance de lui transmettre cette invitation, et de leur faire connaître la réponse."

Après avoir lu ce billet, Napoléon se contenta de dire: "C'est trop bête", et ce fut tout. La

comtesse à qui l'ancien maître de l'Europe devait avoir l'honneur d'être présentée était lady London, femme de lord Moira, gouverneur général de l'Inde.

Ces incidents à la fois douloureux et grotesques donnent une allure shakapérienne à ce drame de Sainte-Hélène dont lord Rosebery s'est fait l'historien impartial, mais ému.

Le dénouement soudain de ce long martyre fut une surprise pour le cabinet britannique. Il est curieux de constater, dit l'ancien premier ministre de la reine Victoria, que malgré l'atmosphère de surveillance étroite où Napoléon était confiné, personne ne se doutait de l'imminence de sa mort. C'est ce que nous a révélé le rapport sommaire d'Arnott. Pour des motifs que nous avons expliqués plus haut, nous ne devons pas tenir grand compte du témoignage d'Antonio Marabbi.—C'était un jeune médecin corse dont l'expérience laissait à désirer.—Il écrivait qu'Arnott ne soupçonnait pas la gravité de la maladie dont l'Empereur était atteint. Bien qu'il eût été appelé auprès de lui le 1er avril, c'est-à-dire trente-cinq jours avant la crise suprême, il ne crut pas à l'imminence du danger. Ce fut seulement le 27 ou le 28 avril, une semaine environ avant la catastrophe, qu'il s'aperçut que la maladie était mortelle. Ni sir Hudson Lowe ni le gouvernement anglais ne se doutaient que le dénouement fût si proche.

Les familiers de Longwood conduisirent le cortège funèbre. Ils étaient suivis de Hudson Lowe, de M. de Montchenu et de toutes les autorités civiles et militaires de l'île de Sainte-Hélène. Quand le corps eut été déposé en terre, il fut salué par des salves de mousqueterie et de canon.

Le gouvernement britannique, qui avait refusé avec une obstination puérile, de reconnaître à Napoléon le titre d'empereur pendant sa captivité n'osa pas lui refuser les honneurs militaires après sa mort.

Il n'est pas sans intérêt de connaître les appréciations d'un premier ministre qui a gouverné pendant plusieurs années son pays, c'est-à-dire d'un homme du métier, sur les causes de la grandeur et de la chute de Napoléon.

Pendant la période du Consulat, dit lord Rosebery, Bonaparte fut un homme de gouvernement qui n'a jamais été égal. Il s'est montré ferme, plein de sagacité, clairvoyant, énergique et juste. Il était en outre désireux de s'instruire, et ce point n'est pas sans importance. Il ne se faisait pas illusion sur son ignorance en matière d'administration civile. Il ne rougissait pas de demander la signification d'un mot technique qui lui était inconnu et de s'informer aux dépens d'une question de procédure.

Mais quand il fut appris tout ce que ses conseillers d'Etat et ses ministres pouvaient lui enseigner, il eut conscience de son incomparable supériorité sur tous les hommes qui étaient en contact avec lui, et il abonda à cette conclusion, probablement juste, que son génie était infailible aussi bien dans l'art du gouvernement que dans l'art de la guerre. Cette conviction, appuyée sur les forces et les ressources que la France lui mettait entre les mains sans marchandiser et sans compter, fit naître dans son cœur une ambition d'abord vague et dans la suite gigantesque et impossible.

S'il avait procédé avec plus de lenteur, s'il avait pris le temps de consolider ses acquisitions, il eût été difficile de prévoir dans quelle mesure il aurait réalisé

ses desseins; mais il avait élevé l'édifice de son empire avec une prodigieuse rapidité qu'il ne voulut pas arrêter une minute dans son œuvre et qu'il ne laissa pas au ciment le temps de durcir.

Ce génie extraordinaire, qui avait perdu l'équilibre dans le vertige de la toute-puissance, avait, au dire de Stendhal, une funeste passion pour les médiocrités. Lord Rosebery n'est pas éloigné de partager l'opinion de l'auteur de la Chartreuse de Parme et d'attribuer en partie la chute de l'Empereur à l'insuffisance des ministres dont il aimait à s'entourer:

Il ne faisait pas mystère de ses préférences. Il voulait des instruments et non des ministres. Bien qu'il eût assez de confiance dans son génie pour n'avoir pas à craindre d'être éclipsé par le talent de ses collaborateurs, il se défiait de l'ambition et de l'esprit critique des hommes d'une haute capacité. Deux personnages d'une valeur morale très discutée, mais dont les hautes facultés intellectuelles ne pouvaient être mises en doute, ont été pendant de longues années à son service et ont contribué à la puissance de l'Empire. Des que Napoléon s'aperçut que l'opinion publique croyait que Fouché et Talleyrand lui étaient indispensables, il s'empressa de les congédier et ne choisit plus que des comparais sans talent.

Il ne faudrait pas faire trop de violence à la modestie de lord Rosebery pour l'amener à reconnaître que la reine Victoria choisit mieux ses ministres que Napoléon, du moins pendant la seconde moitié du règne de l'Empereur.

Etait-il bon ou méchant? C'est un problème de psychologie qui est insoluble, parce qu'il s'agit d'un génie en dehors des proportions ordinaires de l'humanité. Après tant d'autres, lord Rosebery examine cette question sans porter un jugement trop absolu:

Napoléon fut indulgent et affectueux pour sa famille, surtout pendant ses premières années; respectueux pour sa mère, bienfaisant pour ses amis. Il était aussi bon époux que pouvaient le permettre les notions de morale qu'il s'était assignées. Il aurait adoré son fils s'il n'en avait pas été séparé. Il eut de la tendresse pour ses frères, même pour Louis qui ne répondit à ses bienfaits que par une noire ingratitude; mais après la mort de Darc, pendant les dernières années de son règne, il devint incapable d'avoir un seul ami.

L'historien et l'admirateur de Pitt a voulu être impartial envers Napoléon, et il y a réussi.

RETOUR DE VOLONTAIRES BOERS.

Nous avons annoncé que 400 volontaires du Transvaal, Allemands, Hollandais, Irlandais, Américains, Français, Italiens, avaient débarqué le 1er novembre à Trieste. Au moment de quitter le navire, leur chef, le colonel Ricard, les rassembla sur le pont et leur adressa quelques paroles; puis un prêtre français sur un harmonium l'hymne boer, que les volontaires écoutèrent tête nue et dont ils saluèrent le final par les cris de: "Vive le Transvaal! Vive Kruger!"

Le gouvernement du Transvaal, quoique ayant déjà largement payé la solde de ces volontaires, fit encore distribuer à Trieste, 15 livres sterling à chaque officier et 8 livres st. 1/2 à chaque homme; c'est avec de

l'or apporté en barre du Transvaal et échangé contre de l'or monnayé que ces volontaires ont été soldés.

Les Boers ne sont pas morts; ils sont plus puissants, plus actifs que jamais.

Ils possèdent encore des munitions en abondance et, de toutes parts, on craint un nouveau soulèvement des colons hollandais.

Ce sont les Anglais qui, en poussant, par leurs excès, leurs violences et leurs ravages, les Boers au désespoir, ont provoqué cette nouvelle prise d'armes.

UN MONSTRE.

Un médecin des environs de Buenos-Ayres vient de découvrir, dans une ferme lui appartenant, un cheval dont la tête présente toutes les apparences d'une tête humaine.

Suivant les dires des employés de la ferme, cet animal, au moment de sa naissance, possédait des cris "comme une véritable créature humaine."

Croyant se trouver en présence d'un animal diabolique, les valets de ferme avaient mis le cheval à mort. Néanmoins, son corps a été, après préparation, transporté au musée de Buenos-Ayres, où les savants pourront étudier sa bizarre structure.

MEDAILLES OBTENUES POUR LE SYSTEME BOUNDLAP.

L'Exposition Franklin en décerna trois à la France et à la République Argentine. En accordant au système d'emballage Boundlap la médaille d'or d'Elliot Cresson, le plus grand prix dont il dispose, la médaille d'argent et le diplôme (le premier prix) de l'Exposition Nationale d'Exposition, tenue à Philadelphie l'année dernière, et à Magna Exposition le prix et la médaille du Legs de John Scott, pour la presse Boundlap améliorée, l'Institut Franklin de Pennsylvanie a conféré un honneur extraordinaire à la presse et à la balle de la Compagnie Américaine de Coton. Non seulement la "American Cotton Company a été la seule des 900 qui ont été exposés, à recevoir les trois prix, mais elle a été la seule à avoir obtenu le plus grand prix de la sixième invention en plus de 50 ans qui ait reçu les deux médailles de John Scott et d'Elliot Cresson, la première ayant été octroyée de par le testament de son fondateur fait en 1816 et la dernière en 1848. Aucune distinction accordée par l'importance quel corps scientifique en Amérique n'est plus considérée que celle-là soit dans ce pays ou à l'étranger. Depuis leur fondation 167 de celles de John Scott et seulement 43 des médailles de Elliot Cresson ont été décernées.

AMUSEMENTS.

OPERA FRANCAIS.

Nous avons reçu hier soir l'agréable visite de M. Robert Landry, contrôleur général de l'Opéra, porteur d'une joyeuse nouvelle.

Le troupe complet de M. Berlioz est arrivé hier matin à New York. Elle a dû prendre le soir, un train spécial qui l'amènera directement à la Nouvelle-Orléans, où elle arrivera jeudi matin 22. Elle aura donc grand jeu sur un harmonium l'hymne boer, que les volontaires écoutèrent tête nue et dont ils saluèrent le final par les cris de: "Vive le Transvaal! Vive Kruger!"

AMUSEMENTS.

OPERA FRANCAIS.

Nous avons reçu hier soir l'agréable visite de M. Robert Landry, contrôleur général de l'Opéra, porteur d'une joyeuse nouvelle.

Le troupe complet de M. Berlioz est arrivé hier matin à New York. Elle a dû prendre le soir, un train spécial qui l'amènera directement à la Nouvelle-Orléans, où elle arrivera jeudi matin 22. Elle aura donc grand jeu sur un harmonium l'hymne boer, que les volontaires écoutèrent tête nue et dont ils saluèrent le final par les cris de: "Vive le Transvaal! Vive Kruger!"

THEATRE TULANE.

Succès d'enthousiasme, comme nous l'avons déjà dit, au Tulane, pour "The Christian", pièce superbe, superbement interprétée par M. Lionel Adams et par Miss Carrie Lee Style et Miss Ad. Warren. Il y aura foule jusqu'à la fin de la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

Le succès de "Hands Across the Sea", de dimanche matin, a été affirmé depuis lors, à chaque représentation. C'est une de plus heureuses productions de la troupe Baldwin-Melville, aussi sera-ce une des semaines les plus productives de la saison. Cette interprétation fait le plus grand honneur à M. M. Freeman, Nainpoff et Misses L. Shannon, Blanche Seymour et McTregor.

THEATRE "CRESCENT."

Hier il y avait matinée au Crescent, la salle était pleine et la recette a dû être très abondante. On possédait l'air d'être très abondants les gâteaux, pour les amateurs des grandes scènes de drames et pour ceux des grands coups de théâtre. Demain, autre matinée qui attirera la foule.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Marius, contant ses aventures dans la Nouvelle-Zélande, terrifié son auditoire par le récit d'un épisode où il fut à deux doigts d'être dévoré par des Maoris.

Croyez-vous que ces braves voulaient me faire la politesse de me manger en cassoulet? —Et comment vous en êtes-vous tiré? —Au moment où ils mettaient le feu sous la marmite, je constatai qu'ils ont oublié l'ail. Alors, j'ai g... si fort qu'ils m'ont lâché, té!

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

"our les Etats-Unis, port compris: 12 Un an \$6.00... 6 mois \$3.50... 3 mois \$2.00.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: 12 Un an \$7.50... 6 mois \$4.50... 3 mois \$2.50.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12 Un an \$1.50... 6 mois \$0.90... 3 mois \$0.50.

Pour la Mexique, le Canada et l'Etranger: 12 Un an \$2.00... 6 mois \$1.25... 3 mois \$0.75.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition hebdomadaire, non abonnée et est sans droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par YES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

33 Commencé le 14 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

TROISIEME PARTIE.

L'AVENTURIERE.

IV

PÉRIPÉTIES DIVERSES. (Suite.)

de bon temps en faisant une petite brèche au magot volé à Dominus.

Et puis, Félicie était de plus en plus malade. Le médecin, enfin appelé, l'avait condamnée sans appel.

On devait la mener pour ses derniers jours. A sa mort, il y aurait moyen d'exiger le solde de son compte Roberteau.

Le procureur impérial serait informé, aussitôt, que "sa fille" n'existait plus. Il ne demanderait qu'à payer, et grâce à ce mensonge, le décès de Félicie pouvait devenir une excellente affaire de nature à tempérer le chagrin des parents.

Le couple vivait ainsi dans un doux farniente, chacun sortant un jour à tour de rôle, pour découvrir, de-ci, de-là, quelque bon coup à entreprendre.

Ce matin-là, le saltimbanque fumait tranquillement sa sempiternelle pipe, Zézette.

Véronique était absente. Un enfant de six à sept ans, montée sur un escabeau, recourait une table.

A côté, dans un lit bas, une autre petite fille grignait, les dents claquant de fièvre, la respiration oppressée.

L'intérieur de la guimbarde offrait un aspect moins repoussant qu'autrefois, dans le bois de Nonnenbüch. L'ordre n'y brillait pas davantage, mais on sentait que l'abondance était venue... l'abondance, produit du double crime.

Ce bien-être n'avait point adouci les rudes mœurs des propriétaires de la roulotte. Au contraire, leur dureté et leur amour de l'or croissaient avec le magot.

L'hiver avait été long. Il s'était déclaré brusquement, peu de jours après le départ des roulettiers fuyant Saint-Denis pour s'installer dans la banlieue parisienne.

Durant cette saison meurtrière, les misérables avaient redoublé encore de cruauté à l'égard de Christine, lui refusant la nourriture, la laissant grelotter des heures à la pluie ou à la neige, sous des vêtements en loques, avec des chaussures percées, ah! d'apitoyer les passants auxquels on l'obligeait à tendre la main.

Combien de fois, transie, tremée jusqu'aux moelles, les joues bleues, les mains et les pieds gelés, n'avait-elle pas gémi: —"J'ai faim!... J'ai froid!..."

Eux, ils en riaient, les monstres. L'abominable couple éprouvait une véritable joie à torturer ainsi son innocente victime.

—"Tu as faim! disait la Roulotte... Mange ta main!

—Tu as froid! ajoutait l'Asticot... Souffle dans tes doigts! Et... l'envi!

—Hein! Ça ne vaut pas la table de papa le procureur!... Nous n'avons pas le moyen de l'acheter, comme maman, des écharpes ornées de dentelles!

Telles étaient les réponses qu'ils faisaient avec des ricanelements féroces, à ces plaintes qui émanent d'attendri des cours de Jean.

Hélas! Gaspard n'était plus là pour protéger sa petite amie, pour la défendre contre la méchanceté de ses bourreaux, qui se vengeaient sur la fille de Théobald du sort voué à Félicie à la maladie incurable.

Le retour de la belle saison avait rendu plus tolérable, il est vrai, la situation de Christine. Mais elle n'était pas complètement remise encore de ses terribles tourments.

Sa pâleur, ses yeux rouges, son regard perpétuellement craintif et effrayé, diaient clairement que la petite martyre souffrait des privations, des brutalités, des coups dont l'abreuvaient chaque jour ses immondes ravisseurs.

Elle s'arrêta un instant, la pauvre, dans son nettoyage fatigant. Ses frêles poignets lui faisaient mal d'avoir si fort frotté avec l'énorme brosse de dur chiendent. La sueur perlait à son front.

redoublaient... La gorge desséchée et la voix rauque, les tempes brûlantes, la malade implorait lamentablement:

—A boire! A boire!

Achille ne bougeait pas, n'entendait pas, absorbé par ses rêves de lucre de plus en plus âpres, et habitué aux plaintes de sa fille.

Mais l'excellent cœur de Christine se sentait déchiré par l'appel poignant.

C'était son ennemie, cruelle si souvent, mais c'était une enfant comme elle qui souffrait et pleurait...

Toutes les rebuffades, les exigences, les méchancetés de Félicie s'échappaient de la douce petite âme pleine de pitié, dont la bonté, si naturelle qu'elle en était presque inconsciente, s'échappait de tous ses actes, ainsi que le parfum de la violette transparaît sous la mousse où elle se cache.

Tout doucement, sans qu'Achille fit même attention à elle, Christine prépara dans un verre un peu d'eau sacrée et s'approchant de la couche de Félicie, gentiment lui offrit à boire.

Elle regarda Christine longuement, et d'une voix faible:

Pourquoi me soignes-tu? dit-elle. Tu me ne détestes donc pas?

—Oh! non, répondit la fille du procureur. Je voudrais vous guérir.

—Tiens, tu ne me veux donc pas de l'avoir battue et maltraitée.

—Non, Maman me disait souvent que le bon Dieu veut que l'on pardonne à tout le monde... Et maman a toujours raison.

—Ah! le bon Dieu!... On ne m'en a jamais parlé... —Voulez-vous que je vous en parle, moi, et que je vous apprenne ma petite prière?

—Non, ce n'est pas la peine... Je vais mourir; papa l'a dit ce matin... Et c'est tant mieux... puisque alors je n'aurai plus mal... dans la poitrine...

ben et apporté à dessein avec lui. Le misérable comprit aussitôt et instantanément prit son parti.

Il montra Christine à l'associé de Mangiron, en disant: —Voilà votre affaire.

Et en même temps, il possédait: —Je n'ai plus besoin d'elle, paie-la! l'écriteau dit bientôt disparaître... Le magistrat evoira sans peine que c'est sa fille qui est morte. Il n'a jamais vu la nôtre; il ne sait même pas qu'elle existe. Il donnera donc tout de suite les trois mille francs convenus... Et j'aurai en plus l'argent que ce bonhomme-ci fincra pour la mère.

Immédiatement, l'Asticot conclut le marché avec Octave sur les bases que nous connaissons.

—Allons, la Tine, appelle-t-il brusquement, arrive ici. Tu vas suivre ce bourgeois; il t'emmène.

—Non pas, interrompit Corniflean. C'est sa nouvelle maman qui viendra la chercher ce soir. Prépare la petite en attendant. Je serai tantôt ici avec la dame en question.

—Oui. Mais ditte donc Pami... si vous alites me poser un lapin!... —Pas de danger!... Tenez, voilà cent francs d'arrhes. Le reste tout à l'heure, à mon retour. —Entendu, compère. Et l'Asticot, empoignant sans honte l'advance faite sur la vente infame, mais ne manqua pas le mot d'ordre!...